

LE GLANDEUR,

JOURNAL LITTÉRAIRE, D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE.

Vol. 1.

MAI, 1837.

No. 6.

AGRICULTURE.

Le livret de Jean Paul, laboureur.

No. 3.

Ma lecture me fournit beaucoup de matériaux que je compare avec ma pratique, de sorte que profitant moi-même de mes heures de loisir j'en fais profiter les autres. Or, l'autre jour il me tomba entre les mains un petit livre anglais écrit par William Cobbett ; je ne dis pas Guillaume Cobbett, car un français établi dans le pays m'a dit, que William se traduit par Guillaume, mais qu'on n'ose pas le dire sans fouler aux pieds la liberté individuelle. Je le veux bien. Ce William Cobbett donc fut un bon garçon dans son temps ; il est mort il n'y a pas longtemps—il aimait Dieu et le peuple et se moquait du reste, ce qui n'était pas trop mal. On ne peut pas dire qu'il était grand savant, qui classe-tout en livres, chapitres et paragraphes, usant de maintes phrases obscures et amphigouriques ; mais il avait beaucoup vu, il savait beaucoup, et communiquait aux autres ce qu'il avait observé d'une manière claire et simple, mais pas trop savamment : Cobbett fut l'écrivain de la masse du peuple, comme d'autres le sont pour les grands et nobles. Mais revenons à son livre ; il l'a appelé *Economie de la Chaumière*. Mais c'est un drôle de titre, me diront quelques uns ; comme si dans la Chaumière, dans l'humble asile de l'habitant on s'occupait de choses si sublimes, qui n'appartiennent qu'aux hommes illustres, aux économistes politiques. Eh oui ! L'économie de la Chaumière est une science aussi, science qui ne fait pas tant de bruit que celle des grands financiers et spéculateurs ; mais qui nous apprend comment un homme honnête et industrieux peut échapper à ces messieurs ! Et sous ce rapport c'est une belle science, car par le temps qui court, si tu te sannes de Pun, tu es sûr de tomber dans les griffes de l'autre, sans cette économie de la Chaumière. On a beau se moquer de ceux qui recommandent aux gens de s'habiller en étoffe du pays, de consommer du Whiskey au lieu de rum, du sucre d'érable au lieu de la cassonade—les gens qui ne font usage que du Champagne, des draps les plus fins, et du sucre blanc en pain, oublient que l'habitant ne peut acheter, que du revenu qu'il obtient à la sueur de son front, ce qu'eux, êtres supérieurs, obtiennent gratis ou à force d'articulation de l'épine dorsale. Cobbett donc montra aux gens de son pays, laboureurs, artisans et autres vilains, mais honnêtes gens, de vivre aussi bien et même mieux que les grands messieurs. et Dieu sait si son nom est respecté en Angleterre par l'hon-

nête John Bull. De son livre j'ai fait des extraits, qui paraissent pouvoir être utiles en Canada, c'est pourquoi je prie tout bon Jean Baptiste de les lire avec attention et recueillement, d'en profiter, d'essayer de mettre ses préceptes en pratique, *qui qu'en grogne*.

Nous avons malheureusement commencé à adopter beaucoup d'habitudes dans notre manière de vivre, qui pour être anglaises ne sont pas les meilleurs ; qui, au contraire sont en grande partie la cause de ce que la grande majorité du peuple anglais est malheureux et très malheureux. Combien William Cobbett n'a-t-il pas raison de dire que telle nation est la plus grande qui est composée du plus grand nombre de familles heureuses, c'est-à-dire, pour ne pas occuper le domaine des grands théoristes, de familles heureuses parcequ'elles ont la *meilleure nourriture*, parcequ'elles sont le *mieux habillées*. Ne croyez pas que William Cobbett entend par la meilleure nourriture les caprices d'un palais gâté, par le meilleur habillement, le goût maladif d'un luxe corrupteur. Rien de tout cela. Il nomme *pauvreté* le manque de ce qui est *nécessaire* à la vie, et prétend avec raison que celui qui est pauvre de même et *content* est un être méprisable, qui a de viles dispositions, qui est l'ennemi de toute industrie, de tout travail, de toute indépendance ; pendant que celui qui par son travail et celui de sa famille peut se procurer assez de nourriture, des vêtements suffisants et une bonne petite maison n'est pas un *pauvre homme*. On dira peut-être que je prêche avec mauvaise grâce en Canada, ce que William Cobbett prêcha avec beaucoup de raison en Angleterre. On aurait tort et j'en appelle non aux habitans de grandes villes qui sont ordinairement exposés à nourrir tous les paresseux du pays et de l'étranger ; mais aux habitans des campagnes : ne voient-ils pas tous les jours que la petite propriété qui suffisait jadis à un homme pour élever honnêtement sa famille, se parcelle en parties infiniment petites, qui si elles ne tombent pas successivement entre les mains d'un riche usurier, ne suffira bientôt à l'entretien des propriétaires ? Une terre de 90 arpens suffit à un homme qui a ses 9 enfans ; mais subdivisez après sa mort la terre entre les 9 enfans, je demanderai si 10 arpens peuvent suffire ? Aussi voyons-nous dans les villages les locataires se multiplier et la misère avec eux ; parcourez les paroisses en hiver, et voyez le nombre de pauvres qui parcourent la campagne pour quêter ici une terrinée de farine, là un morceau de lard, une once de laine, un quartier de bois, et retournez-y pendant les travaux et voyez si vous pouvez induire 1 sur 10 de ces malheureux à travailler pour vous à un prix raisonnable, je ne dis pas à un vil prix ; je parle d'expérience, si je dis que souvent vous ne pouvez pas les engager à travailler au plus haut prix et, s'ils le